

la gazette du libre

hère

revue en ligne **NUMERO 11, déjà !** De la

nouvelle librairie littéraire et sociale de Calais

la

mouette liseuse

Nouv° form°

47 rue de Thermes, 62100 CALAIS TEL 03 21 96 72 42

mel lamouetteliseuse@wanadoo.fr site <http://www.lamouetteliseuse.com>

tous les livres neufs

service de nouveautés le mercredi, commandes tous les jours, conseil et recherche, école d'écriture romanesque stage de 3 mois, biographies sur commande, cafés littéraires, jardins poétiques à la belle saison et bientôt le 1^{er} anniversaire...

F

IGNOLER LA GAZETTE

?

PAS LE TEMPS cETTE FOIS CI

ET LES AUTRES A **U**SSI (NON PLUS)

CAFE LITTERAIRE SAMEDI 18 MARS 2006

AU GINGERBREAD RUE DE THERMES A
17H45 AVEC LE LIVRE DE FRANCOIS
LEGEAIT ITINERAIRES CLANDESTINS

**... UN LIVRE SUR LES REFUGIES APRES
SANGATTE, OUI !!!**

ENTREE GRATUITE BOISSONS PAYANTES LITTERATURE NEURONES ET CONVIVIALITE A PROFUSION
SORTIE DU LIVRE DEBUT MARS DISPONIBLE A LA MOUETTE LE LIBReHÈRE

Sommaire de ce numéro

Page 2, sommaire et annonces gratuites

Page 3, Histoire d'O, le feuilleton a collé au fond de la casserole

Page 4, la littérature comme on en veut plus.... *Je continuerai à me battre jusqu'à la porte du paradis*, de Patchouli d'Avril, autobiographie, 650 pages, éditions S d E

et *Les Perce-Oreilles*, d'Eric Gilberh, recueil de nouvelles, Editions L'iroli.

Page 6, les éditeurs écrivent à la Mouette, L'iroli nous écrit.

Page 7, l'événement culturel, la Cour d'Artistes du 4 et 5 mars et la photo poétique du 29 janvier

Page 8, nos produits fermiers ou les écritures du libre hère de la Mouette : cette fois-ci une nouvelle qui s'intituleComme un dimanche

Page 13, On passe en revue les rayons de la Mouette, cette fois la Bande Dessinée.

Page 13, une nouvelle tirée de nos rayons : La lettre, de Carine Bledniak... Et aussi une poésie !

Page 16, les cafés de la Mouette : bientôt Itinéraires Clandestins, de François Legeait.

Page 17, les envols de Mouettes et les Teufs, concours de poésie et aussi Teuf du 27 mai.

ANNONCES GRATUITES Vous voulez faire passer une annonce gratuite à mes clients ? Qui défende la cause de l'art, de la littérature ou qui comporte un intérêt général, généreux et humaniste ? C'est pas de refus. Fournissez-moi par mel le texte précis. Le libre hère se réserve le droit d'arrache-toi de là t'es pas de ma bande en cas d'annonce facho ou de pas généreux du tout.

café polyglotte de Calais

Le café de Paris accueille l'ensemble des participants du **café polyglotte de Calais**
au **72 rue Royale**, 62100 Calais,
tous les mardis de 18h00 à 20h00.

Un bon accueil est garanti, d'autant plus qu'une salle à l'étage est réservée pour la trentaine de participants.

*Il n'y a **aucun frais d'adhésion** et **aucun engagement** de revenir systématiquement, une **seule obligation**, la consommation d'une boisson sur place.*

*Pour ceux qui le souhaiteraient, ils peuvent **prolonger la discussion** autour d'un repas. Il suffit alors de s'adresser au restaurateur du Café de Paris.*

http://www.cafe-polyglotte-calais.com/index_fichiers/localisation.htm

De plus, la responsable de cette association, Muriel Bercez, est une personne fort dynamique et tout à fait désintéressée qui saura vous accueillir et vous mettre parfaitement à l'aise. Les personnes qui fréquentent ce cercle sont très diverses, proviennent de cultures différentes et sont très heureuses de partager un moment de détente et d'amitié. L'intérêt culturel de la chose est manifeste... Sans même un effort, on commence à parler les rudiments d'une langue, puis on fait des phrases, puis on parle. Je m'y suis personnellement rendu, le mardi 7 février, pour présenter la librairie et ses livres bilingues et j'ai pu constater que des personnes qui ne savaient pas un mot de français, en quelques mois à peine, peuvent désormais tenir des conversations dans notre langue. Mais le miracle, si je puis dire, c'est que ça marche aussi dans l'autre sens... Alors, visitez le site du Café Polyglotte de Calais et... Venez faire un petit tour au Café de Paris, le mardi, à partir de 18 heures...

Le libre hère

Des bijoux d'art

Pour commander des bijoux artisanaux, des broches, des chapeaux, des Mandalas, pour vous offrir un plaisir ou pour faire un cadeau original, contactez Emmanuelle Leroy, une jeune artiste pleine de talent et de courage. manueleroy@yahoo.fr

Le libre hère

Atelier poteries céramique de Dominique GOUDAL

Dominique vous invite à découvrir son atelier au 46 rue des Poilus, 62100 CALAIS

Une passion, des objets artisanaux, plats, vases, pots, nids d'oiseau...

Travail du four et cabine d'émaillage...

Achats sur place ou commandes...

Renseignements et rendez-vous 06 73 20 81 68

e-mel domiceram@yahoo.fr

Le Feuilleton **HiStoire d'O... Damned ! Je suis fait ! Mon feuilleton a collé au fond de la casserole !**

Chers et courageux lecteurs du feuilleton le plus décousu qui soit,

J'aurais bien voulu mettre un peu d'ordre dans *Histoire d'O / Le feuilleton le plus intrépide pour une gazette tabloïde*, y rajouter de la cohérence et de l'orthographe, touiller le mélange... Hélas, je dois constater qu'il faudrait tout réécrire. Le style est carbonisé, il a collé au fond. J'ai pas fait gaffe. C'est de ma faute. Si vous saviez ce que je m'en veux !

En plus, le mois de Janvier s'avéra terrible pour mon emploi du temps de libraire, contre toute attente...

Non pas qu'une foule de clients se pressât à mon perron, non, non, loin de là. Mais, par inexpérience, j'ai commis l'erreur de ne pas utiliser, avec mon logiciel de gestion de librairie, la fonction *Acompte sur Commande*, pour mes opérations de caisse et ceci, depuis l'ouverture, le 28 mai 2005 ! Résultat, après avoir scanné l'inventaire physique de mes rayons, j'ai dû corriger une à une plus de 800 incohérences ! Six coups de scanner minimum par correction et une fois sur dix une vingtaine ! 4500 'clics' de douchette supplémentaires ! Mon index en fut mortifié.

J'ai dû le mettre en sanatorium, lui et ses potes, toute la bande de doigts de ma main droite, pouce, médus et annulaire compris. Y a que le tigibus, le plus petit d'entre mes doigts, qui ne s'est pas trop fatigué. Mais... Allez écrire un feuilleton sur La Mouette que-avec le tigibus, pour voir !

Réserver mes maigres forces dactyleuses à la dactylosophie de mes cours d'écriture romanesque, à quelques poésies, à de petites nouvelles et à un roman en cours, ainsi qu'aux mortifications hebdomadaires des offices d'Hachette et de Gallimard, voilà qui me parut déjà suffisant pour mon tigibus...

Je ne pus donc pas consacrer le temps nécessaire à mon petit feuilleton sur la Mouette Liseuse, bien que je fisse traîner la date de sortie de ma Gazette jusqu'en février. Et maintenant, ben, ça sent le réchauffé. Et en plus l'inspiration s'est enfuie. Donc, fini, l'Histoire d'O, place à du neuf.

Pour ma rubrique 'Produits fermiers' je vais tenter un renouvellement des genres et vous destine ci-dessous *une nouvelle de ma plume*, un court récit, écrit pour partie chez une amie, début janvier, pour les retouches dans le TGV Lyon-Calais. Il est intitulé *Comme un dimanche*. J' y ai rajouté la nouvelle d'une collègue, fort sympathique qui est passée au Ginger. Agrémenté le tout d'une photo poétique d'une petit événement calaisien et d'un article là dessus.

Et, au-delà de la littérature, de quelques autres articles.

Il paraît qu'après le 31 janvier on ne doit plus souhaiter la bonne année... Alors, joyeux Noël 2006 !

Manuel Tinoco Vilchez
LIBRERO DE LA GAVIOTA LEYENTE

La littérature, comme on en veut... *Une rubrique à l'affût des nouveautés dont on ne parle pas à TF1*

Je continuerai à me battre jusqu'à la porte du paradis

de Patchouli d'Avril

Un livre cousu main par son auteure, sur les rayons des « autres livres », auto-édition, Nord, Calais... Juste à l'entrée de la Mouette, sur votre droite, dans le même coin que les Grands Prix. Récit autobiographique, Extrait de la 4 de couv.

« Cette vie aux multiples parcours (1930 à 2004) est un bouleversant témoignage de femme, avec dates, photos et documents d'époque. Front populaire, SDF de la préhistoire moderne, orphelinats, faim, froid, désespoir, maisons psychiatriques, femmes-soldats, regard équivoque des États-Uniens sur les Européens arriérés. Avec les "glorieuses" naissance de nouvelles classes d'élites, veaux d'or impudiques de la politique, du spectacle et de l'information qui s'admirent et se font admirer, ainsi que les pistonnés et gâchis des organismes internationaux. » Patchouli d'Avril en est l'auteure. J'ai eu cette dame au téléphone et nous avons échangé des mels. Son livre est poignant, sa vie a la singularité du peuple.

Avis de Mouette

Disponible à la Mouette. 14,5 cm x 21 cm, 640 pages, 24 euros.

Les perce-oreilles

D'Eric Gilberh

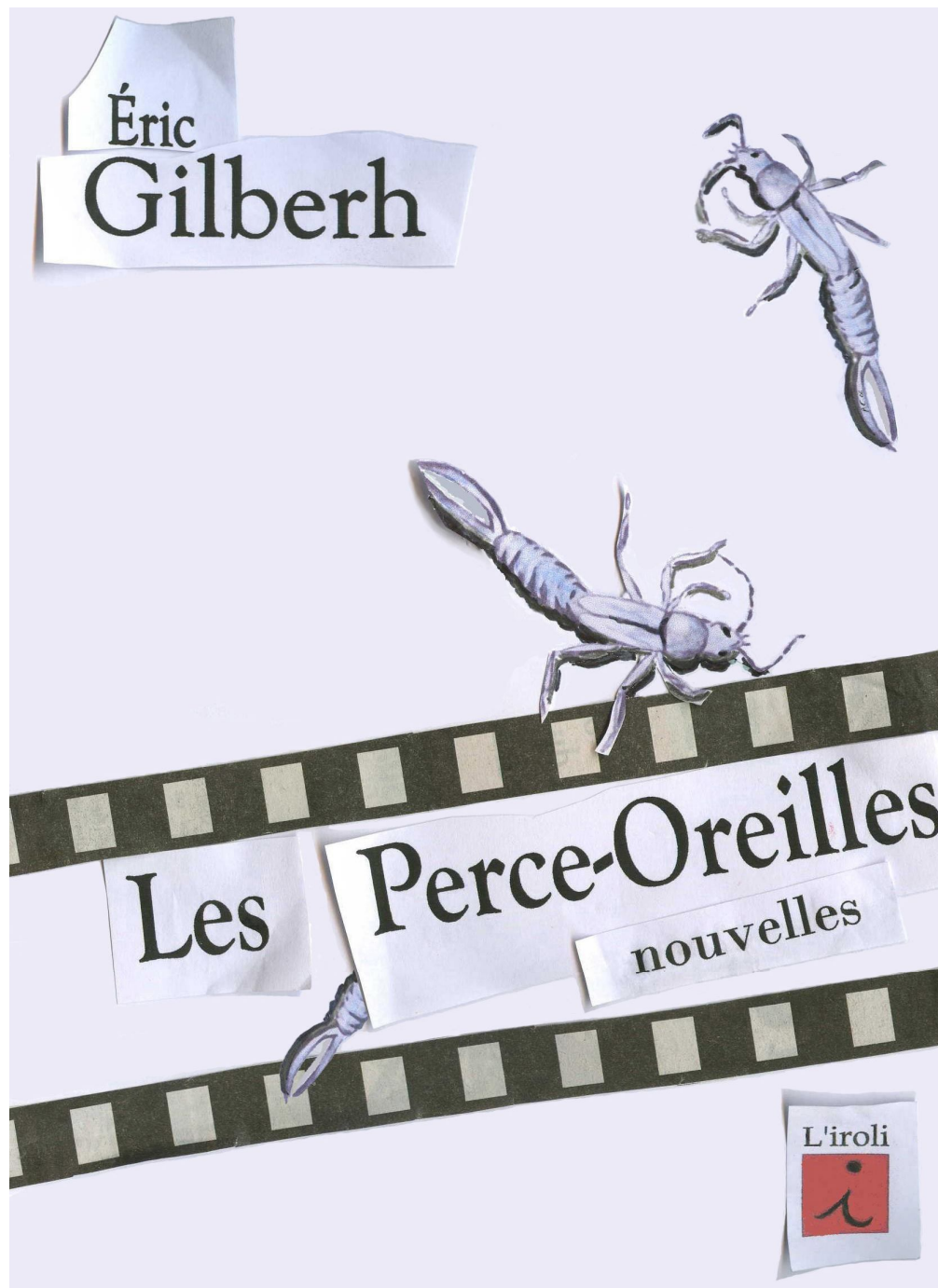
Nous viennent des Editions L'iroli... toujours un lundi, avec ce qui ne gâche rien, du beau papier à grain, un format souple et pratique, une couverture belle et aérée. Des nouvelles courtes, rapides, denses. Ah ! Oui... Et la chute ! La chute ! La fameuse chute, cauchemar habituel des apprentis écrivains à qui on a bien dit de ménager le suspense et d'intriguer le lecteur avec des rebondissements. Ici, ce n'est plus une hantise du tout... Aucune pesanteur. Entre deux mémoires d'enfants, Eric Gilberh, auteur de ce

recueil à 27 ans, écrit parfois 'pour rien'. Comme font les enfants qui jouent dans le but de jouer, c'est tout ! Il écrit par plaisir, comme il respire, pour se souvenir... de nous, enfants. De petits textes sans message, alors ? Non, plutôt des messages à prendre comme ils viennent, avec deux mômes qui écoutent les adultes aux portes. Et eux, les adultes, ne s'en doutent pas... A lire au lit, à table, au bistro, à l'école, à lire à voix haute, entre copains, à lire quoi...

Avis de Mouette

Disponible à la Mouette. Sur le rayon des Nouvelles et en vitrine. 14 euros, 14,5 cmX19,5 cm, 142 pages, Editions L'Iroli janvier 2006

<http://www.editions-liroli.net/>



En rayon à La Mouette Liseuse, Nouvelles et récits courts.

Lire une nouvelle, c'est prendre le temps d'une brève promenade, dans une journée. C'est s'accorder un sourire ou une pensée, pour quelque chose, quelqu'un.

C'est vivre une tension brusque et l'assouvir.

Le plus souvent c'est ouvrir le dialogue avec un nouvel auteur.

Le rayon des nouvelles et récits courts, on en reparlera aussi dans la prochaine Gazette...

Le libre hère.

Venez visiter les rayons et les plumes de la librairie...

Les éditeurs écrivent à la Mouette

Les perce-oreilles d'éric Gilberh, L'iroli, février 2006

Le recueil d'éric gilberh est le premier d'une collection de nouvelles qui j'espère grandira et surtout, se vendra ! Je suis tout émue de participer à cette gazette parce que la Mouette m'observe pendant que j'écris. Mes doigts marchent comme sur des oeufs : je sais qu'elle n'aime pas trop le monde des éditeurs... J'ai essayé de l'appriivoiser en partageant avec elle mes anchois espagnols mais une Mouette, ça ne s'appriivoise pas et ça n'appartient à personne. Ce bouquin, couverture comprise, est le fruit d'un travail de plusieurs mois et d'une aventure avec son auteur. Après quelques tentatives infructueuses chez les grands éditeurs à moquette épaisse, éric gilberh m'avait contactée et nous nous étions donné rendez-vous début octobre, Gare du Nord. Ce jour-là, il m'a remis son lourd manuscrit (intitulé "Digère-moi") dans la lumière verte qui rentrait par les verrières semi-circulaires au milieu du bruit de fond très particulier des gares, un matin d'éclipse.

J'aime ces nouvelles qui ne basculent pas forcément dans le grave ni dans le drame. Et si drame il y a, il n'est jamais là où on l'attend. Il n'y a pas toujours une chute, on reste un peu sur notre faim... Et puis, il y a ce que je recherche avant tout en tant qu'éditrice : de vrais personnages. Et de vraies histoires plutôt que des angoisses ! L'histoire d'Hector (dans Le grand sourire de printemps), par exemple, m'a tenue en haleine et je tremblais en la lisant. Je voulais arrêter de lire et ne pouvais pas, j'ai été complètement bluffée. Ce sont des histoires vraisemblables, elles "auraient pu" arriver. je ne m'intéresse pas au fantastique. Je veux que le lecteur soit relié à quelque chose qu'il pourrait être amené à connaître... Et enfin, bien sûr, le style : léger, rapide, à vous couper le souffle, voilà ce que je veux.

Aux huit histoires d'ados des Perce-oreilles suivront d'autres, bien moins sages... éric est un auteur, un vrai futur écrivain à découvrir. Son recueil est disponible chez la Mouette qui ne refuse pas d'avaler, de temps en temps, un perce-oreille.

isabel Asúnsolo
éditrice, écrivain

les 4 et 5 mars, prochaine cour d'artistes à Calais... Venez nombreux !

Chez Didier et Valérie Maréchal, 294 Grande Rue du Petit Courgain, à Calais, certains week-ends, on expose, on coud, on sculpte, on écrit, on modèle, on fabrique et on vend tout ça. Des artistes de Calais et de la région... Il y a une grande cour à l'ancienne et des dépendances... L'ambiance y est fraternelle et l'amitié s'y improvise, les rencontres s'y succèdent. Inscriptions et entrées gratuites. Prochain week-end, les 4 et 5 mars. Lors du dimanche 29 janvier, j'y ai pris une photo poétique en alexandrins...

La cour d'artistes

Photo poétique

L'un donne forme au bois et l'autre, avec méthode,
N'accorde qu'un regard aux souches qu'il malmène ;
Mais c'est avec patience et candeur qu'elle brode
Le fil silencieux que son doigt fin promène.

Ici, c'est une toile et, là, c'est du papier,
Du papier fort épais où la mine se fond.
Chaque cil du pinceau s'apprête à recopier
L'émotion qui jaillit d'un encrier profond.

Tandis que de l'air vif, sur la toile, malmène
La minceur, comme un i, d'une femme à la mode,
Le dimanche a laissé au bout de ma semaine
Ce qui se peint d'un rien et que l'œil raccommode...

Ici, c'est une toile et, là, c'est l'ornement
Déliquat d'un chapeau ou d'un coffre à dentelle
Et, plus loin, dans un coin de la cour, sagement,
La toile qu'il a peinte, sans savoir, pour elle.

Les mots qu'on peut saisir et ceux que l'on malmène
Sont allongés déjà, dans les romans... Le code
En est perdu. La cour d'artistes, c'est la scène
Et, la coulisse, c'est le temps qui blesse et qui érode.

Ici, c'est un chapeau et, là, un parement.
L'arête des pavés sous le froid se ravive.
Sous ses doigts va l'aiguille et son cœur, calmement,
Se souvient d'un dimanche à la lumière vive.

Comme un dimanche

Nouvelle écrite à Lyon, début Janvier, par le libre hère, un dimanche, justement. Sur du vrai papier, avec un stylo comme avant et les pattes de mouche qui lui servent d'écriture !

Après avoir traîné au lit, il prit conscience de l'heure tardive, s'habilla vite fait, voulut allumer une cigarette, froissa son paquet vide avec rage et descendit en acheter un nouveau. L'immeuble lui sembla bien silencieux : pas une porte ne grinçait, pas un chausson ne traînait sur les parquets, pas un môme ne piaillait. Il remarqua que cette tranquillité semblait monter de toute la ville, enveloppant le Boulevard François Machin et les rues perpendiculaires. L'air frais le réveilla complètement. Il ne croisa personne jusqu'au premier coin de rue et là, il ne discerna qu'un seul homme, de dos, qui marchait à petits pas rapides et paraissait très pressé. D'ailleurs, il tourna au coin suivant et disparut.

Sur le Boulevard, un bus balourd rompit le silence, mais ce n'était que pour faire un peu couiner ses essieux fatigués, au passage, et gicler une flaque d'eau sous le ciel lourd en s'arrêtant un peu plus loin à l'arrêt dit de la Mégotière. Personne n'en descendit et comme personne ne l'attendait, personne n'y monta. Il redémarra et disparut à son tour dans le vide lointain du Boulevard en chuintant. Mais il eut le temps de remarquer que les lettres de l'indicateur de ligne étaient effacées de telle sorte qu'il assurait la ligne de n'importe où à nulle part. Son numéro à deux chiffres était lui-même incomplet : il manquait la dizaine et l'unité était un zéro. Derrière le véhicule poussif qui diminuait avant de s'éclipser, le silence se refermait comme un sillage.

Une fois parvenu au tabac, il dut se rendre à l'évidence : ce lieu habituellement fréquenté par des grappes de fumeurs avides et de gratteurs de numéros pas gagnants était fermé. Une main malhabile avait tracé sur un carton dont il manquait une partie « Fermé pour cause de jour de poil. »

Un poil ? Mais quel poil ? Etait-ce là une coquille ? Une farce, plutôt ? Aucun bruit ne provenait, de l'établissement.

Tournant les talons d'un air désabusé, il reprit le chemin de son domicile. L'envie de fumer le tenaillait tant qu'il se surprit à fouiller le sol du regard à la recherche d'un éventuel mégot encore présentable, mais comme par un fait exprès, il n'en trouva aucun. Il rasait les murs se risquant à jeter des coups d'œil aux fenêtres. Tous les rez-de-chaussée étaient fermés ou éteints, derrière des rideaux. Les stores et autres rideaux de fer des commerces étaient également bouclés, les vitrines découvertes éteintes et les magasins désertés. Sur le trottoir, pas une ménagère à cabas, pas un mendiant, pas un cadre pressé en trottinette, ni un adolescent avec son chien levant la patte, pas d'écoliers, pas de policiers, pas de jeunes filles en pantalons serrés et en t-shirts moulants, pas de patte d'eph, pas de pattes, pas d'âme qui survive. Juste, très loin, une pétarade assourdie et, le long des murs, le souffle très léger d'une brise bien fraîche et le raclement morose de quelques emballages de plastique gras dans le caniveau. Pas un oiseau dans le ciel, ni mésange ni colombe, ni merle, ni pie, pas un froissement d'ailes, pas un pépiement sur les toits de zinc. De quoi presser le pas, sans broncher. Il pressa.

Ah ! Si ! Juste en face ! Là ! Quelque chose avait bougé. Derrière une fenêtre empoussiérée, quelque chose écartait le rideau. Quelque chose passait ses moustaches et son museau et le regardait fixement de ses pupilles fendues. Quelque chose de gris, de placide, qui se figea et ne baissa pas les yeux. Mal à l'aise, il baissa les siens et passa son chemin. Quelque chose descendit alors de l'appui de fenêtre, et s'en fut dormir pour le restant du jour, le museau posé sur les pattes avant croisées, rêvant de souris qui n'étaient pas là, dans un appartement silencieux où la sonnette de l'entrée ne tintait pas.

Une fois rentré chez lui, il se cala dans le gras du fauteuil-télé et remarqua à cet instant la date affichée par le feuillet du jour de son agenda : dimanche dix-sept mai.

Dimanche ! Eh oui, voilà ! Les rues sont tristes le dimanche, c'est vrai ! Le dimanche, on ferme et on s'en va.

Il n'avait jamais supporté ce jour idiot, cette pause ridicule accordée aux travailleurs dans un océan d'ennuis, avec et sans s, de contraintes perverses, de tracas lancinants. Ce jour là, on se vidait les boyaux de l'âme, on se débaudruçait. C'était devenu, à force, le jour de rien, le jour de prout, le jour où l'on claquait l'argent par les fenêtres en espérant qu'il germerait, le jour où les amoureux se faisaient plaquer, où l'on priait en pure perte des dieux qui haussaient les épaules en rigolant de vous. Le jour de la famille oubliée et des engueulades à l'étouffée, celui où l'on rendait visite aux cousins du zoo pour les voir mourir d'ennui de l'autre côté des barreaux, avec leurs longs bras et leurs petits culs rouges neurasthéniques. Ah, ouiche ! Le dimanche ! C'était donc ça, l'inquiétante quiétude, cette gaieté de marbre ! Tout s'expliquait !

- Heureusement, se dit-il, ce n'est qu'un long et horrible moment à passer dans une épaisse grisaille qui vous étouffe.

Donc, histoire de tuer l'ennui avant qu'il ne le tue, il zappa les six chaînes de télé, pour absorber d'un trait les programmes insipides du dimanche, dont la pub est le seul moment fort, c'est à dire les vingt quatre heures de Chartres, avec la messe en français *middle-Klass* et le télé-foot animalier avec Mickey et Titi glos balourd. Hélas, curieusement, la télé ne dégurgita pas, cette fois-là. Les grands prêtres de la Création de moments de cerveaux disponibles étaient ensevelis sous... de la neige électronique. Le vide occupait tout l'écran, sur la une, la deux, la trois, la quatre, la cinq et la six ! La poudreuse avalanchait la bande hertzienne, y compris les radios, en ondes longues, moyennes, courtes, minis. Pas le moindre petit bout d'image ou de vermisseau de pub, de série pour débiles. Que tchi ! La bise était venue. Le grand blanc, le petit gris. La lenteur du néant.

- Sans doute une grève !

- Encore un dimanche pris en otage !

- Mais que fait le gouvernement ?

Se plaignit-il par-devers lui, dans le rôle de la foule qui râle. Puis il décida d'aller s'ennuyer sur Internet et l'idée lui vient subitement qu'il pouvait au moins donner de ses nouvelles à quelqu'un, grâce à sa messagerie. Mais... Re-hélas, là aussi ! Sa messagerie se déconnectait et quel que fût le moteur de recherche qu'il tentât de lancer, la page demandée n'était jamais disponible, il fallait toujours recommencer, relancer, envoyer un rapport d'erreur, mais tout ça en pure perte. Et toujours, invariablement, il parvenait à Error ou Failure.

- Les Américains me font chier, qu'ils aillent au diable ! pensa-t-il en grinçant des dents. Il poussa un petit cri. Par mégarde, il s'était mordu le bord du cerveau. C'est fragile un cerveau. Il pensait trop fort !

Le voici obligé de s'ennuyer par ses propres moyens, comme autrefois, sans électronique. S'emmerder à la main, comme un vieux.

Il eut cependant un sursaut de joie lorsqu'il entendit des cavatines harmonieuses surgir du poste de radio. C'était une phrase mélodique en boucle, provenant d'une mystérieuse station, sans pub ni speakerine, ni même sans localisation fixe sur la bande FM. Tantôt sur 89.1, tantôt sur 103.7 ou encore sur 105.6... La ritournelle s'estompait et revenait, comme pour le narguer. Il donna un grand coup sur le poste, de rage, et celui-ci cracha quatre pièces d'un euro plus une pièce de dix francs qui était restée coincée depuis Maastricht et se tut définitivement. Voilà tout ce qu'il avait gagné à vouloir forcer le dimanche, un jour de poil. Transformer son poste en machine à sous muette.

Le soir, afin d'achever la journée en beauté et totalement écœuré de bâiller et de se gratter les côtes en se retournant sur la banquette, il décida d'aller se faire cuire un oeuf.

Après ce repas, il éprouva le besoin d'accélérer sa digestion dominicale par une promenade digestive et le voilà reparti dans la rue, vers le Boulevard, qu'il traversa d'un trait sans regarder ni à droite ni à gauche des véhicules qui, de toutes les façons, ne viendraient jamais l'écraser car il n'y en avait pas.

Dans une ruelle de l'autre rive qu'il emprunta avec un goût certain de l'aventure, il avisa un bar qui, chose étrange, paraissait ouvert ! Enfin, on va dire qu'il était entrouvert car son rideau d'aluminium était à moitié levé et sa porte d'entrée entrebâillée d'un quart. En courbant la tête et tout heureux de pouvoir peut-être entrebâiller avec quelqu'un d'autre, il pénétra dans l'établissement. Un patron de bar siégeait derrière le comptoir sur un minuscule tabouret, comme une grosse poire crassane sur un perchoir de perroquet.

- Ah, ah ! Enfin ! souffla-t-il en respirant un bon coup. Quel bonheur de trouver un patron de bar affairé !

Affairé était un bien grand mot, car la poire ne bougeait pas d'une-queue-d'un-poil et se contentait de se curer méticuleusement l'ongle de l'annulaire gauche avec le coin d'une serviette en papier.

- Monsieur ! Puis-je vous commander un espresso, s'il vous plait ?

La poire manucurée le regarda de travers.

- Euh ! Euh ! Dites-donc, mon ami ! Vous n'avez pas entendu ? Dois-je vous supplier ? Je voudrais un café italien ! Un ex-pres-so, juste un crème bien frappé avec une lichette de lait concentré et du sucre, bien chaud, bien tassé ! Vous me feriez bien ça, hein ?

La poire fronça les sourcils et, d'un coup, devint blette.

- Euh ! Je vous paierai double, hein ! Comme c'est dimanche, hein !

- Et puis quoi encore ? coula le fruit mûr sur son tabouret... Tu veux pas que je te serve, aussi ? Tu te crois où, franchement ?

Notre ami d'un jour resta sans voix. Alors, la poire en colère mais condescendante lui asséna un bon gros coup de massue en guise d'explication.

- Je m'en vais te dire, toi ! Aujourd'hui, je sais pas si tu sais, morpion, mais c'est jour de poil. Alors tu vas me faire le plaisir d'aller

ailleurs illico. Tu n'as rien à faire dans mon bistrot ! Allez ouste ! Arrache-toi, poil du cul !

- Mais je, vous... tenta-t-il sans conviction... La porte, ouverte, je...

- La porte ! Ouais, prends la, la porte ! Et vite, avant de passer par la fenêtre ou par la lunette des chiottes !

La poire semblait si menaçante en pourrissant qu'il déguerpit dans la nuit sans se retourner. A trois cents mètres de chez lui, plouf, tout le secteur s'éteignit d'un coup et il continua de courir dans l'obscurité, au pied des façades où ne brillaient que de très vagues lueurs presque vides.

- Merdouille ! Un fusible a dû sauter quelque part ! C'est gai ! se dit-il sans s'arrêter. Comme, de plus, le temps restait très couvert, il n'avait même pas le moindre clair de lune à se mettre sous la pupille et c'est pratiquement à tâtons qu'il trouva la porte d'entrée de son immeuble. Les plafonniers du hall et de l'ascenseur ne fonctionnaient pas non plus. Seul un bloc-secours versait un petit jus lumineux verdâtre propice aux hallucinations. Heureusement, le dimanche, il n'y a pas d'hallucinations, non plus. L'ascenseur fonctionnait, cependant, et il l'emmena sans rechigner, dans une obscurité resplendissante, vers les ténèbres de son pallier au dixième étage. Là, il se cogna à sa porte et finit par entrer chez lui après avoir cherché le trou de la serrure avec les doigts. Il fit tomber le téléphone, une nappe avec un vase, trois litres d'eau sur ses chaussettes puis trébucha vers sa chambre et finit par s'affaler sur son lit. Il trouva la lampe de chevet, puis la prise qu'il brancha en recevant une petite décharge et pressa l'interrupteur en geignant car il s'était cogné au coin du lit et... la lumière arriva, douce et tiède, dorée, légère et toute fraîche jaillie de son ampoule de soixante watts !

Mais celle-ci claqua illico et il n'avait pas de rechange... En réprimant un hoquet de souffrance, il se cala dans ses draps, se mit en chien de fusil à pompe, enleva ses pompes, les bazarra dans la pièce et, sans cesser de claquer des dents, ferma les yeux et s'endormit. Vivement lundi ! Il fougna d'une traite. Jusqu'au matin. Le soleil se leva, le visage pâle.

Se levant, il se souvint de l'horrible vide de la veille et se prépara à affronter une semaine rude mais pleine d'humanité et de trucs hyper chiants. C'était bon ! Enfin, il allait pouvoir avoir des soucis, être submergé de problèmes coules, stresser tout au long de la journée, faire des cauchemars la nuit, se demander comment s'en sortir, se confronter à des chefs pervers et à des collègues névrosés, assister à des catastrophes inexplicables à la télé, manquer de se faire aplatis en traversant. Enfin une bonne semaine pleine d'embûches et de coups de poignards qui s'annonçait ! Cette pensée le mit d'aplomb, il prit sa douche froide comme tous les lundis, mit sur ses épaules sa tête des mauvais jours avec un sourire tout jaune de travers, but un café au goût de savon et se prépara à sortir dans le petit vent glacé du matin, les poings dans les poches, la tête baissée, le cerveau en stand by, en avant, en position de con qui va faire son devoir.

Son regard renfrogné tomba par hasard sur l'agenda dont le feuillet était toujours celui de la veille. Il l'arracha et le roula en une petite boule de papier qu'il se plut à mâcher puis à recracher dans un pot de fleurs sans fleurs. C'est alors qu'il remarqua le feuillet suivant... Dimanche dix-sept mai. Jour de poil.

- Quoi, dimanche ? Mais c'est plus bon ça ! C'était hier, dimanche !

Et il arracha ce feuillet, découvrant celui du dessous...

Dimanche dix-sept mai... Jour...

A nouveau. Puis le suivant...

Dimanche dix-sept mai... de poil...

Et le suivant... Le suivant du suivant, dimanche, jour, poil... Et ainsi de suite tout au long des deux cent vingt huit jours de poil qui restaient dans l'année et qui étaient tous un dimanche dix-sept mai.

– Nom de nom de nom de nom d'un chien de Dieu de poil d'un chien !

Il jeta le support de plastique de l'agenda dans le vide-ordures et l'objet, cognant les parois du conduit, résonna d'une façon lugubre. Cela lui fit prendre conscience du vaste silence qui enfougnait l'immeuble et la ville toute entière. Son cœur se mit à battre en retraite. Dans l'ascenseur, au quatrième étage, lorsqu'il vit s'ouvrir les battants de la porte, il faillit pousser un cri de joie. Mais le cri s'arrêta dans sa gorge, en travers, car la porte s'était ouverte sur un pallier vide et se referma sans que personne ne montât avec lui. Il continuait d'être seul de chez seul.

Ah, fouchtra ! Il aurait bien voulu échanger quelques banalités, un ou deux clichés du lundi, pouvoir répondre que ça allait, comme un lundi, que le temps se gâtait, qu'on était pas gâtés, que la concierge ne foutait rien et diverses autres pensées profondes qui servent à passer le temps entre les étages entre voisins... Mais non, il n'y avait rien à répondre. Car, de voisins, point. Et de pensées, non plus !

Dans la rue, le désert. Toujours. Ni vélos, ni bus, ni chiens, ni chats, ni rien. Un peu de vent égaré, des papiers gras et c'est tout. Du dimanche, un peu partout. Que du dimanche. Le volet du café de la veille au soir était entrouvert à l'identique. Il passa timidement la tête espérant y voir une réunion de cancéreux en puissance cracher de la fumée en postillonnant des âneries reconfortantes... Mais la salle était vide et le gros cafetier s'était endormi sur son perchoir. A pas de loup, il s'approcha du comptoir. Il se vit alors dans le miroir mural. Avec son visage défraîchi, ses cernes lourds et charbonneux, son front gris crevassé... Il avait besoin d'un remontant. Il passa de l'autre côté du comptoir pour faire marcher la machine à café, se versa un jet d'eau bouillante sur la main, poussa un beuglement désemparé, réveilla la poire qui le regarda en pourrissant sans rien dire. Il recula jusqu'à la porte, se cogna l'occiput sur le volet, sentit une énorme bosse lui venir, fit demi-tour en pleurant et s'enfuit vers la ville. Parvenu à l'entrée de sa boîte, il rajusta sa veste et fonça. Mais la porte en verre ne s'ouvrit pas comme d'habitude et il se fit une énorme bosse sur le front, puis retomba sur son coccyx. Il avait mal par les deux bouts. Lorsque la douleur s'apaisa un peu, il s'intéressa de nouveau à l'entrée de l'administration qu'il servait sans broncher depuis des dizaines d'années et pour laquelle il avait donné sa vie.

Derrière le verre, un écriteau de bristol avait été apposé : Fermé pour cause de poil qui pousse.

Il jeta un oeil à gauche, à droite, effaré... Une pensée effrayante lui vrilla l'esprit un moment... Et s'il se faisait tondre ? Longeant le trottoir et rasant les murs il parvint à la hauteur de la rue suivante où il tourna brusquement et se mit à courir sans but, la peur au ventre. Sa silhouette traînait lamentablement derrière lui en claquant sur le sol, comme un emballage déchiré. Le vent le faisait tituber et il finit par détacher son ombre et l'abandonner, froissée, dans un caniveau. Il continua de courir jusqu'à n'être plus qu'un point minuscule sur le boulevard, presque rien, puis, au bout d'un moment, carrément rien.

Et c'est ainsi qu'il disparut, lui aussi, un dimanche. Il ne restait plus que son ombre là. L'histoire s'arrêtait là, dans l'ombre, figurez-vous.

Manuel TINOCO VILCHEZ

Dans cette rubrique, chaque mois je vous présenterai une petite partie de ma librairie. Celle ci comporte désormais 4300 références (au lieu de 2500 il y a six mois). Mon objectif est d'en servir à terme 8000 dans les deux salles du magasin. Aujourd'hui, je vous parle de bande dessinée. MTV

Aujourd'hui, La bande dessinée...

Dans la seconde pièce de la Mouette vous trouverez plus de 680 références et vingt cinq éditeurs de BD. Cela va de la caricature aux mangas, en passant par les classiques qui spiroutent ou dargautent et les différents genres de séries que j'ai classées en 'stories', 'fantaisy', 'fantastique' et 'histoire'... Les titres comportent toutes les nouveautés des principales maisons, Dargaud, Delcourt, le Lombard, Castermann, Dupuis, Glénat, Soleil, Les Humanoïdes, Bamboo, Pika Editions et d'autres.

D'aucuns considèrent la BD comme une écriture mineure, assujettie à des modes vendeuses, à des poncifs de télé ou du ciné, à « de la pas bonne littérature », voire à un impérialisme pervers et à une paresse intellectuelle. Personnellement, je trouve que ces opinions ne sont que le reflet d'une méconnaissance. Les rapports avec le cinéma et la télé sont évidents, mais la BD est un art à part entière, avec ses propres codes et son public. Elle s'est depuis toujours singularisée comme l'art de l'ellipse... Les images racontent crûment ce que des phrases ne peuvent évoquer. Elles sont souvent de véritables œuvres graphiques en mouvement. La BD enseigne l'art du détour, ouvre des yeux immédiats sur le monde et améliore l'orthographe et le style des jeunes et des moins jeunes. Il en est pour tous les goûts et tous les genres.

Mon coup de cœur...

Les petits ennuis de Bécassine

32 cm x 23 cm, chez Gautier-Languereau ; 12,50 euros prix-public (avoir Mouette 0,75 euros, sur carte de fidélité)

Tout le monde connaît la provinciale, naïve mais courageuse Bécassine, qui, début X^e siècle, vint servir de bonne chez les bourgeois parisiens, avec sa coiffe, sa grande robe verte à liseré noir et son tablier. Cet éditeur assure la publication de tous les titres, 28, parus en album, en belle reliure, *dos toilé à l'ancienne*. Le prix est donc raisonnable, car l'objet livre se distingue par sa qualité. Convient pour un cadeau original, facile à personnaliser, puisque les titres reprennent tous des situations de la vie courante... A un enseignant, offrir 'Bécassine maîtresse d'école', à un amateur de sport d'hiver 'Bécassine dans la neige', à un militaire de carrière 'Bécassine mobilisée' etc.

Sur fond de seconde guerre mondiale et de libération de Paris, Les petits ennuis de Bécassine est un des derniers albums de ces quarante cinq ans de série « Bécassine » (1905-1950)... L'éditeur est le même que celui de 1905. La Maison est née en 1885 ; avec des albums de haute qualité à des prix grand public, Gautier-Languereau est l'une des signatures les plus soignées et les plus expérimentées de l'image en littérature. Pour ceux et celles que la nostalgie tenaille, souvenez-vous de la « Semaine de Suzette »... Bécassine y parut pour la première et la dernière fois. A lire et à faire découvrir

Avis Mouette

<http://www.librairie-gaia.com/Dossiers/Becassine/Becassine%20Historique.htm>

<http://www.hachette.com/HomePageFO/servlet/CtlSalonVirtuel?ACTION=1&id=067&idTheme=0005>

La Lettre

Une nouvelle
de Carine Bledniak

Séverine sait que, comme chaque année depuis 20 ans, elle recevra un signe de lui. Mais cet anniversaire ne sera pas comme les autres. Il lui semble que tout va changer dans sa vie lorsqu'elle ouvre sa lettre et lit cette entête : « Ma tendre, mon adorable maman... »

Que de délicatesse, de bienveillance dans ces quelques mots ! Levant les yeux au ciel, rêveuse, apaisée, Séverine s'assoit, imagine la suite de la missive tant attendue. Il faut faire durer cet inoubliable et délicieux moment, ne rien précipiter surtout, en profiter pleinement, se délecter de chaque émotion, céder à l'ivresse de chaque instant.

Elle s'est levée tôt ce matin, a revêtu sa plus jolie robe, maquillé son doux visage marqué par les rides du temps, coiffé sa chevelure soigneusement. Elle se veut resplendissante, elle l'est. C'est le jour le plus important de l'année. On est le 5 mai, c'est son anniversaire mais ce n'est pas tant son anniversaire qui importe mais le fait que ce jour précisément son fils Thierry, comme chaque année, lui envoie une longue lettre de l'étranger. C'est de tous les cadeaux le plus précieux, le plus chéri.

Thierry, âgé de 38 ans, a quitté la France il y a vingt ans. Il n'est jamais revenu mais le 5 mai, sans jamais faillir, sans jamais de retard, il expédie un petit colis à sa maman, accompagné d'une lettre qui ressemble à un roman tant elle est dense et qui est la seule consolation de la vie morne de Séverine.

Malgré l'absence, elle vit pour Thierry, comme autrefois lorsqu'il était là. Elle lui écrit souvent, il répond à toutes ses angoisses, ses interrogations dans ses lettres. Elle pense tant à lui, elle se le représente là-bas en Egypte grâce à tous les détails, les confidences qu'il veut bien lui faire dans sa lettre annuelle, toujours si pleine d'attentions, d'affection, cette lettre qu'elle lit et relit au fil des mois, tant et si bien qu'elle finit par la connaître par cœur. Mais cette année, elle le sent, ce sera différent. Thierry a sans doute lu ses dernières supplications, il va revenir, elle le sait. Il a dû mûrir mais elle le reconnaîtra au premier instant. Ils se jetteront dans les bras l'un de l'autre. Son esprit défaille à y penser. Elle a tant aspiré à ce prodigieux instant ! L'année passée, la lettre était si empreinte de bonté et d'empressement qu'elle ne peut croire qu'il en sera autrement. Elle y a lu des indices qui ne trompent pas. Elle y croit fermement.

Thierry n'est pas un mauvais garçon. À 18 ans, il a tenu à suivre son père. Comme lui, il voulait devenir archéologue. Son père : sombre histoire, un mariage rompu par l'incompréhension. Elle ne s'est jamais remariée. Elle l'aimait, elle l'aimait peut-être trop. Leur relation passionnelle est demeurée comme une blessure vive, malgré le temps. Heureusement, Thierry est né, elle lui a consacré 18 années de sa vie, a tout misé sur lui, il est devenu son univers, sa raison d'être. Elle a beaucoup pleuré lorsqu'il est parti mais c'était sa volonté, son rêve. Comment aurait-elle pu s'y opposer ? Elle lui en veut un peu de n'être jamais revenu mais comme une mère peut en vouloir à son enfant, lui cherchant toutes les excuses.

Elle connaît toutes ses activités, elle est fière de ses découvertes, de sa ténacité. Il lui a promis qu'ils se retrouveraient un jour, c'est pour cette année, elle en a l'intuition et l'intuition d'une mère ne trompe pas. Elle n'y tient plus. Elle reprend la lettre commencée quelques minutes auparavant :

« Ma tendre, mon adorable maman,

Cette lettre est la dernière que je t'écris et je l'écris en pleurant. Je suis mort il y a 20 ans maintenant dans un stupide accident , à peine arrivé ici. Papa a énormément souffert. Il n'a jamais pu se résoudre à t'apprendre la mauvaise nouvelle. Il t'aimait tant malgré votre séparation. Il savait que cela te tuerait, il se sentait coupable de m'avoir emmené avec lui. Mais aujourd'hui, papa va mourir à son tour, après t'avoir aimée toute sa vie durant. Il est en phase terminale d'une maladie grave. Il ne pourra plus écrire ces lettres fictives qui t'empêchaient de trop souffrir. PARDONNE LUI... »

Un poème déconcertant

Du même auteur

C'est un poème affalé
qui sirote les vers
avec une paille de mots

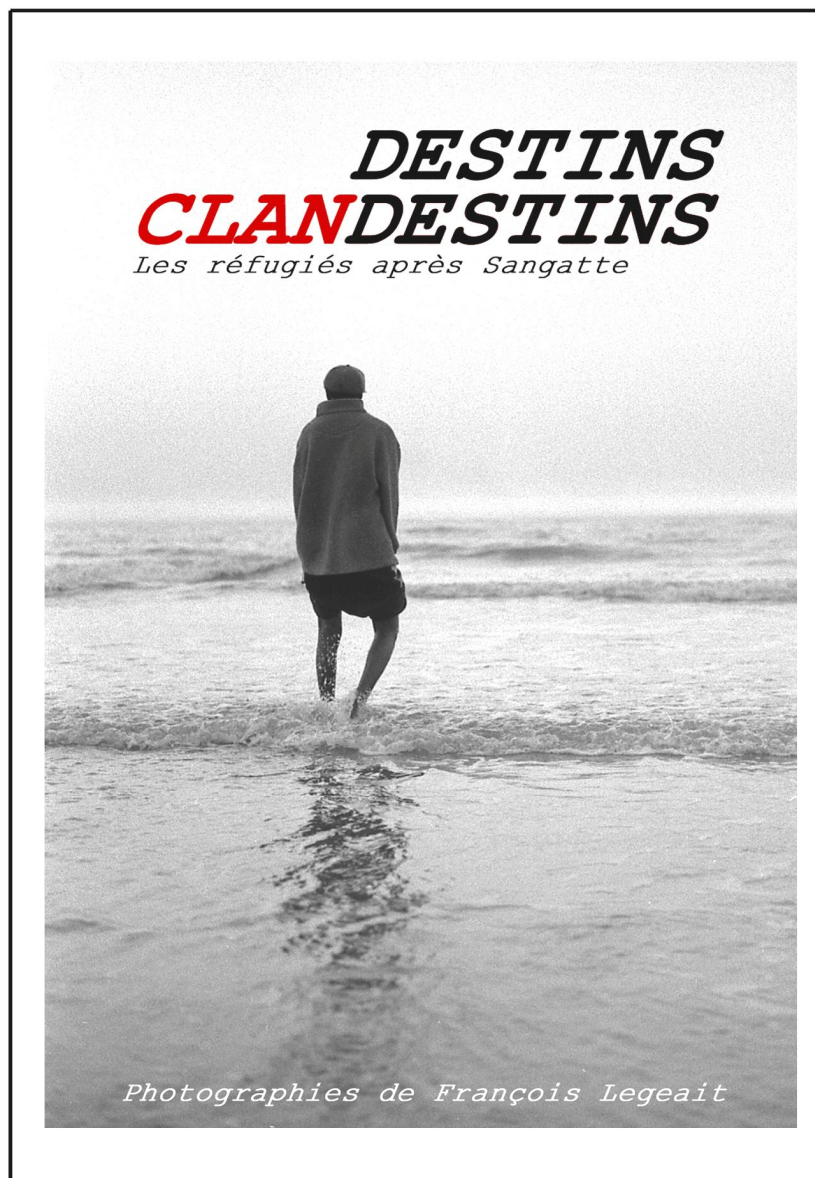
c'est un poème paresseux
qui dort au soleil
sur une chaise longue

c'est un poème qui me désole
bâille nonchalamment
sans prendre son travail au sérieux

c'est un poème énervant
qui ne pense qu'à jouer
les doigts de pieds en éventail.

Les textes, nouvelles et poésies de Carine Bledniak sont disponibles à la Mouette.

Destins clandestins



François Legeait est rennais. En Mars, la sortie de son livre de photos, avec des textes, nous mettra en présence d'une actualité brûlante à Calais. Les images sont accompagnées de textes. Un café littéraire sur ce thème m'a semblé indispensable. Il devrait avoir lieu au GINGERBREAD, le samedi 18 mars à 17h45.

Aujourd'hui, dans les rues de Calais, des centaines d'hommes, de femmes et parfois d'enfants errent dans le froid. Fréquemment, il arrive qu'on entende parler de mauvais traitements et de racisme à l'encontre des réfugiés et les pouvoirs publics ne font rien d'autre que d'envoyer des forces de sécurité...

Curieuse sécurité que de faire constamment surveiller des êtres humains dépouillés de tout et ne disposant pas d'un toit par grand froid !

Le livre sera sur les rayons début mars... Nous en reparlerons.

Les cafés littéraires de la Mouette Liseuse

Au restaurant Le Gingerbread, 20 rue de Thermes, à deux pas de la librairie ; entrée libre, prendre une consommation.

Rens 03 21 96 72 42

'Destins Clandestins' samedi 18 mars 17h45

avec François Legeait, l'auteur du livre. Assistez à la présentation du livre, participez au débat.

MTV libraire

Hé !

Bientôt les beaux jours...

Concours de poésie et Second Envol de Mouettes

Pour son premier anniversaire qui aura lieu le samedi 27 mai, la Mouette liseuse organisera son « Second envol de Mouettes » et proclamera en son jardin les résultats de son premier concours de poésie, avec une lecture publique.

Je vous invite à y participer.

D'ores et déjà, quelque soit votre âge, votre provenance, envoyez vos œuvres à la Mouette Liseuse, 47 rue de Thermes, 62100 CALAIS, par la poste sous enveloppe cachetée ou par mel lamouetteliseuse@wanadoo.fr ...dans un cas comme dans l'autre, avec vos coordonnées.

Ce second envol sera également marqué par une Teuf de Mouettes et de Poésie, en soirée, sous les étoiles, dans un lieu déjà choisi mais tenu secret pour l'instant. A Calais.

LIRE ATTENTIVEMENT LE REGLEMENT DU CONCOURS CI-DESSOUS

REGLEMENT DU SECOND ENVOL DE MOUETTES

CONCOURS DE POESIE DATE LIMITE D'ENVOI LE SAMEDI 13 MAI 2006

Article 1

Le concours est ouvert à tous, il comporte deux sections, Jeunes (moins de 18 ans) et Adultes.

Article 2

Les différentes catégories sont Jeunes, Adultes classique, Adultes libre.

Article 3

Les textes doivent comporter 500 mots maximum (compter à peu près une cinquantaine de lignes grand maximum)... Ils peuvent être très courts, ce n'est pas la longueur qui compte.

Article 4

Chaque participant enverra ou déposera son (ses) poème(s) dans une enveloppe adressée à La Mouette liseuse, 47 rue de Thermes, 62100 Calais, avec la

mention exacte et sans faute d'orthographe « Second Envol de Mouettes, concours ». Cette enveloppe ou ce mel avec le même objet comporteront aussi la reproduction manuelle ou dactylographiée de la fiche suivante dûment renseignée.

Article 5

FICHE DE PARTICIPATION A REDIGER (concours de poésie 2d Envol de Mouettes de Calais)

CIVILITE

NOM

PRENOMS

DATE DE NAISSANCE

ADRESSE

SECTION ET CATEGORIE DE PARTICIPATION (jeune ou Adultes « classique » ou Adultes « libre)

TITRES DES ŒUVRES PRESENTEES

Article 6

Chaque poème portera en haut à gauche la mention de sa catégorie : Jeunes, Adultes poésie classique, Adultes poésie libre. Il comportera un titre. Mais pas de nom, ni de signature, ni de signe de reconnaissance.

Article 7

Les participants verseront 2 euros de participation aux frais par poème présenté. Il ne pourront présenter que 3 poèmes au maximum par catégorie. Le règlement se fera en espèces ou chèque, à la Mouette liseuse, par timbres-poste ou par chèque libellé à l'ordre de La Mouette Liseuse, lors d'un envoi postal.

Article 8

La date limite d'envoi est le 13 mai 2006. Le libraire remet de ses mains blanches et neutres les poèmes au Comité des Teufs de Mouettes et de Poésie, présidé par Nolwenn Thoraval. Les résultats seront proclamés le 27 mai à 19 heures, lors d'un jardin poétique à la Mouette liseuse. Les récompenses, symboliques, seront des « Mouettes » qui seront remises lors de cette cérémonie et les poésies, avec leurs mentions et les noms des auteurs seront publiés en brochure.

Article 9

En envoyant leur(s) poèmes au concours, les auteurs renoncent à se prévaloir de droits pour cette publication honorifique et la publicité qui s'en trouve faite par la librairie pour servir et illustrer la cause des poètes en un monde qui en a bien besoin.

7242mots, le SAMEDI 11 février 2006 - Rédaction Manuel TINOCO VILCHEZ, libraire de La Mouette liseuse, 47 rue de Thermes 62100, CALAIS. Tel-fax 03 21 96 72 42
lamouetteliseuse@wanado.fr